

ans nul doute
sommes-nous
maintenant en-
trés de plain-
pied dans la
galaxie McLu-

han. Les fracas médiati-
ques du Golfe ont
secoué le «village glo-
bal»; sous l'œil d'aigle
des satellites, l'offensive
s'est montrée «chirurgi-
cale» (l'«art» de la
guerre comme art de
«guérir»?); CNN a
élevé le chassé-croisé
bien programmé des
«Scuds» et des «Pa-
triot» au rang de spec-
tacle total. A croire que
le théâtre des opérati-
ons s'était mué en
écran Nintendo pour
combattants électro-
niques. Nul doute que le
plus controversé des
théoriciens de la com-
munication aurait trou-

vé là matière à freiner le déclin d'une doctrine épuisée par excès de puissance. Mais prenons garde de jeter le bébé avec l'eau du bain: Marshall McLuhan a joué un rôle décisif dans la prise de conscience, au sein du grand public comme auprès des professionnels des médias, de l'importance des effets et des enjeux liés aux nouvelles technologies de la communication. Et cela autant par ses travaux que par ses interventions dans la presse et à la télévision, où ses dons de communicateur et de prestidigitateur de la pensée ont pu se déployer au maximum.

Pour mesurer l'originalité de ses vues, aujourd'hui entrées dans les mœurs théoriques, il faut se rappeler qu'elles ont été formulées à une époque où la recherche en communication était dominée par les ingénieurs du MIT (1) et centrée pour l'essentiel sur les analyses de contenu. On réalise dès lors l'impact scandaleux d'axiomes tel que «le message c'est le médium», par lequel McLuhan, inversant la perspective en vigueur, proclame que le fait essentiel dans la communication c'est la communication elle-même, indépendamment des contenus qu'elle véhicule (une «même» information différant selon les canaux qui la mettent en forme). Toute sa démarche tient dans ce renversement paradoxal, qu'il va généraliser à tous les stades de sa réflexion. Avec en point de mire, l'élaboration d'une esthétique des mass-médias devant déboucher sur une sorte d'éthique libertaire de la communication.

De formation littéraire, passionné par les avant-gardes artistiques, McLuhan met en garde contre toute réification techniciste des médias et contre toute limitation de leur performance au seul transport de messages; il les conçoit plutôt comme de pures formes symboliques, dont la fonction et l'efficacité sociales tiennent moins à leur utilité qu'à leur fonctionnement même. Ainsi soutient-il dans *La Galaxie Gutenberg* (1962) que



A droite: McLuhan, dans «Annie Hall» (1977) de Woody Allen.

toute l'expérience de
l'homme occidental,
depuis ses modes de
pensée jusqu'à ses
modèles socio-politi-
ques, a été façonnée
par le système de
l'écriture alphabétique.
Autrement dit: «le mes-
sage c'est le massage»,
à savoir l'action sociale
et culturelle exercée par
le médium. Partant de
quoi, McLuhan propose
— dans *Pour compren-
dre les média* (sic)
(1964) — une distinc-
tion désormais classi-
que entre deux types
de médias, «chauds»
ou «froids» selon qu'ils
forment un message
saturé, à haute défini-
tion (par exemple l'écri-
ture ou le cinéma), ou
un message incomplet,
à basse définition, solli-
citant la participation

active du récepteur (BD, télévision, texte informatique).

Aux yeux de McLuhan, une telle distinction n'a pas seule-
ment valeur opératoire; elle engage également à reconnaître
dans l'évolution techno-culturelle en cours un processus de
«refroidissement», lié au développement des médias électro-
niques dont il prédit, contre l'opinion courante, qu'au lieu d'as-
servir l'homme (en faisant de lui le jouet des machines), ils vont
au contraire l'ouvrir à un nouvel ordre de perception et le sous-
traire aux forces aliénantes de l'âge typographique. A l'homme
scribal, prisonnier d'un monde segmenté, va succéder
l'homme retribalisé de l'ère électronique, vivant en contact per-
manent avec un monde implosif, ramené grâce aux réseaux de
communication aux proportions d'un *village planétaire* (par
accélération de l'information, le temps et l'espace se contrac-
tent, chaque événement se répercute dans l'instant sur toute la
surface du globe).

De là qu'on n'ait vu souvent en McLuhan qu'un prophète de
la fin de l'écriture et du triomphe de l'audio-visuel. C'est oublier
que ce grand prêtre de l'Eglise cathodique était aussi, et avant
tout, un homme du livre, dont il a entrevu les possibilités de
transformation et d'acclimatation aux technologies nouvelles.
A preuve, aujourd'hui l'écriture gagne du terrain aux dépens
des images et du son: elle se traite sur écran d'ordinateur,
colonise la TV via le télétexte, passe par le fil du téléphone ou
se digitalise sur disques laser. Au reste, les ingénieurs de
Macintosh, mallarméens sans le savoir, n'ont-ils pas fondé leur
projet de départ sur le rêve, en passe de s'accomplir, d'un
«hyperlivre»?

Pascal DURAND

(1) Massachusetts Institute of Technology.